

Ani-maux. Souffrances animales, remèdes humains (Antiquité, Moyen Âge, Époque moderne), éd. Franck COLLARD, Évelyne SAMAMA, Paris, L'Harmattan, 2024 ; 1 vol., 452 p. ISBN : 978-2-336-50625-8. Prix : € 47,00.

Les relations homme-animal, souvent caractérisées par la domination humaine et l'exploitation du vivant, sont au cœur d'un mouvement de reconnaissance des droits des animaux et de leur bien-être depuis une quinzaine d'années en France. Dans ce contexte, ce livre, publiant les actes d'un colloque international organisé en 2024, se place au croisement de « l'histoire de la médecine, des pratiques et des représentations sanitaires » (p. 5). Sujet de soins, source à la fois de maladies et de remèdes, outil d'observation médicale, l'animal est étudié sur le temps long, de l'Antiquité aux Lumières, à partir de sources variées et de diverses approches disciplinaires telles que l'archéologie, l'éthologie, l'histoire, l'histoire de l'art, le droit, la littérature et la philosophie. Les communications traitant du Moyen Âge sont inégalement distribuées dans les trois parties de l'ouvrage.

Dans la partie intitulée *Conditions et souffrances animales*, K. Ueltschi (*Dresser ou soigner, exploiter ou chérir. L'animal dans le Mesnager de Paris (1393)*, p. 41–56) explore cet ouvrage médiéval qui offre un regard riche et nuancé sur l'animal avec des accents d'empathie, voire de psychologie animale, en matière de dressage

et de cohabitation domestique. V. Muxart (*L'exploitation de la civette (Moyen Âge–Époque moderne). Souffrances passées, souffrances annoncées*, p. 117–132) aborde brièvement la situation des civettes gardées vivantes pour subir régulièrement l'extraction par curetage de la substance odorante intéressant les parfumeurs. Cette méthode brutale explique pourquoi la civette est gardée en cage dès le XII^e siècle.

La deuxième partie *Teneur et acteur des soins aux animaux* propose la communication d'A. Binois-Roman (*Quelle archéologie du soin vétérinaire ?*, p. 161–178) qui recense les sources matérielles susceptibles de témoigner d'interventions vétérinaires et présente quelques cas spectaculaires (mortalité périnatale) complétant l'étude des sources écrites ; B. Van den Abeele (*La médecine des animaux dans l'Occident médiéval : quels animaux soigner ?*, p. 223–252) rappelle que les seuls animaux pour lesquels sont conservés des textes médiévaux fournissant des indications thérapeutiques sont principalement les chevaux, ainsi que les oiseaux de proie, loin devant les chiens (ce que souligne très brièvement également F. Vallat dans *Soigner les animaux domestiques de l'Antiquité au XVII^e siècle : entre respect des autorités et pratiques empiriques*, p. 152–153).

La dernière partie *Ennemi ou ami de la santé humaine : l'animal bifrons* a davantage suscité l'intérêt des médiévistes : A. Broseta (*L'horrible musaraigne et son venin mortel. Enquête sur une légende noire oubliée*, p. 269–286) montre comment, dans l'Antiquité, la musaraigne est réputée produire un dangereux venin pouvant tuer les grands mammifères domestiques (bovins et équins). Cette mauvaise réputation circule encore à la période médiévale ; F. Collard (*Brainstorming autour d'un poison animal incertain. La cervelle de chat(te) dans les traités des poisons au Moyen Âge occidental*, p. 287–300) présente le traité de Pietro d'Abano comme l'introducteur de la toxicité de la cervelle de chat, déjà mentionnée chez Hildegarde de Bingen, et s'interroge sur la manière qu'ont les savants de traiter une croyance liée aux superstitions entourant le chat ; J.C. Ducène (*Le scinque chez le médecin juif Ibn Ġumay' (m. 594/1198)*, p. 351–360) consacre son étude au curieux scinque, petit reptile du Sahara, connu depuis l'Antiquité par les naturalistes. Au XII^e siècle, le médecin juif du Caire Ibn Ġumay' rédige un petit texte justifiant les vertus aphrodisiaques de la consommation de sa chair, car l'animal possède deux hémipénis ; L. Moulinier-Brogi (*Animal soignant, animal soigné chez Hildegarde de Bingen (1098–1179)*, p. 361–376) rappelle que l'abbesse bénédictine a légué une œuvre au carrefour de la théologie, de la médecine et de la science montrant une connaissance unique du monde animal ; L. Loviconi (*Penser et panser la maladie avec les animaux dans la médecine médiévale*, p. 377–390) aborde, à partir du corpus des *practicae* italiennes des XIV^e–XV^e siècles, la manière d'utiliser les animaux en tant que remèdes, mais aussi pour penser la maladie et en décrire les symptômes et, par analogie, les pathologies humaines ; I. Draelants (*Les vermes, à la fois plaie et remède dans la littérature naturaliste médiévale*, p. 391–408) offre une véritable contribution à l'ethnopharmacie : l'article esquisse une typologie des applications thérapeutiques contre et à l'aide des vermes (catégorie mêlant vermines, insectes, gastéropodes et même batraciens) dans la littérature encyclopédique naturaliste du XIII^e siècle.

C'est un ensemble de textes, mettant en lumière un sujet loin d'être anodin, qui intéressera les spécialistes de plusieurs disciplines, d'autant plus que la

lecture est agrémentée d'illustrations et facilitée par une recherche par index. On ne peut que regretter qu'il n'y ait pas de véritable introduction critique ni de conclusion, sur un tel sujet.

Fabrice GUIZARD